

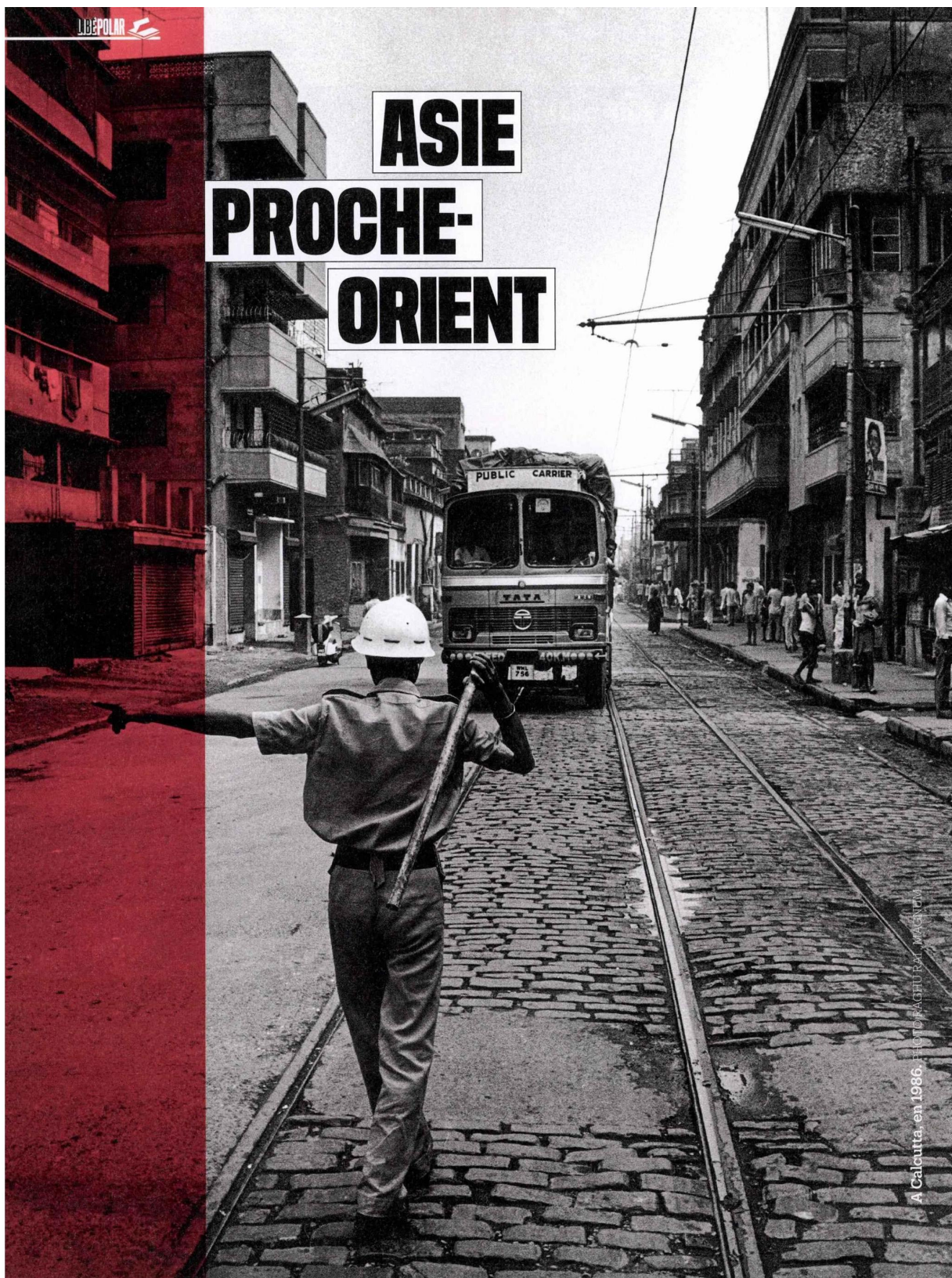


Abir Mukherjee

les ombres de Bombay



LIANA LEVI



Si son projet littéraire est ambitieux, Abir Mukherjee, lui, prend soin d'éviter d'être trop sérieux. Depuis *l'Attaque du Calcutta-Darjeeling*, premier volet de sa série policière et historique qui couvre les années 1919-1947 en Inde, le romancier plonge, en mêlant fiction et réalité, dans la dernière période de la colonisation britannique qui voit la montée en puissance du mouvement pour l'indépendance mené par Gandhi. Mais il privilégie toujours l'humour pour accompagner ses deux héros. D'un côté, le très *british* capitaine Sam Wyndham, ancien policier de Scotland Yard, vétéran de la Première Guerre mondiale; de l'autre, le sergent indien Satyendra Banerjee, ex-étudiant à Cambridge devenu inspecteur junior. Banerjee est jeune, cultivé et intelligent, mais il ne pourra jamais avoir les mêmes responsabilités que Wyndham en raison de sa couleur de peau. «*Ces deux personnages représentent ma double personnalité, précise le romancier. Quand on a grandi comme moi dans une culture mixte, ces deux versions coexistent avec des hauts et des bas. On retrouvera donc mon côté britannique, un peu cynique, avec Wyndham. Et mon côté indien, plus jeune, plus joyeux, avec Banerjee. Mais j'ai voulu faire de ces deux personnages des outsiders qui cherchent leur place dans le monde. C'est cette position qui me permettra de les faire évoluer au fil des romans.*»

Un cadavre mal placé

Car la saga s'annonce fleuve: au rythme d'un livre par an, nous voilà en 1923 pour un cinquième volume intitulé *les Ombres de Bombay*. Gandhi a été jeté en prison, les communautés religieuses sont extrêmement tendues, et le meurtre d'un homme de lettres hindou dans un quartier musulman aggrave encore la situation. Tandis que le sergent Banerjee tente de calmer le jeu et d'effacer des traces embarrassantes en charriant un cadavre mal placé, il se retrouve principal suspect et bon pour le cachot. Une occasion de faire un tour plutôt nauséeux dans les prisons de Bombay. L'écrivain dose sa fiction comme un cocktail délicatement alcoolisé. Il connaît sa documentation par cœur, alterne les points de vue, glisse une blague potache, une réflexion politique vigoureuse, un bon mot teinté de cynisme. Puis retrouve l'énergie du suspense pour une poursuite dans Bombay ou une bagarre de rue à Calcutta.

Abir Mukherjee est né en 1974 à Londres dans une famille d'immigrés indiens. Ses grands-parents n'ont pas manqué ●●●



FRANCESCO NOTARNICOLA

ABIR MUKHERJEE

Entre Gandhi et Scotland Yard, bons baisers de Bombay

A cent ans d'écart, l'auteur glisse avec finesse sa série policière dans l'histoire de la décolonisation de l'Inde.

Par
CHRISTINE FERNIOT

de lui raconter les temps des colonies, l'époque du Raj. Ils ont vécu à Calcutta, subi la grande famine du Bengale en 1943. Et si, pour préparer sa série de romans, Mukherjee a beaucoup fréquenté les bibliothèques, il s'est surtout appuyé sur des recherches personnelles, interrogeant sa famille, retournant sur place et voyageant dans toutes les régions de l'Inde. *«Moi, ce qui m'intéresse, ce sont les interstices de l'histoire, là où il n'y a pas beaucoup d'informations, où je peux faire intervenir les personnages de fiction.»*

Ses parents sont arrivés en Angleterre dans les années 60. *«Une époque où on subissait fortement le racisme, reprend l'auteur. Mais paradoxalement, je considère la Grande-Bretagne comme le pays le plus tolérant d'Europe. Ce qui est important ici, c'est la classe sociale. Mes parents venaient de la classe moyenne indienne. Ils sont arrivés sans argent mais ils parlaient bien anglais et avaient des qualifications. Et donc moi, fils d'immigrés à la peau foncée, j'avais davantage d'opportunités qu'un garçon blanc issu de la classe prolétaire.»*

Aujourd'hui, tous les trois ans, Abir Mukherjee va voir sa mère, retournée à Calcutta, mais enfant, il a plutôt connu Londres et surtout Glasgow, en Ecosse. Très jeune, il s'est gavé de littérature, se nourrissant particulièrement des polars écossais du Tartan noir, un mouvement où l'on retrouve Ian Rankin, William McIlvaney, Val McDermid ou Denise Mina. *«Forcément, le roman policier est devenu une évidence lorsque j'ai commencé à écrire.»* De son expérience de trader à la City de Londres – *«genre Richard Gere dans Pretty Woman»*, ricane-t-il –, il garde un sourire en demi-teinte et une élégance tweed, préférant ne pas s'attarder sur ces années de haute finance. Quelques minutes en sa compagnie, et le voilà qui parle plus volontiers de whisky écossais et de cuisine française, tout en déplorant que Glasgow ne soit pas une ville de tout repos.

Accro à l'opium

Au fil de sa série, le romancier devient de plus en plus rugueux vis-à-vis de l'histoire britannique et de ses tendances à l'amnésie, dénonçant le poids des hiérarchies sociales, les préjugés qui laissent encore des traces et le mépris à l'égard des migrants. Derrière la malice de ses personnages, l'auteur assène des vérités comme cette réflexion de Banerjee coïncé par les autorités ferroviaires de Bombay : *«Chaque fois qu'un Indien demande un prix trop élevé à un Anglais, c'est du vol, tandis que l'inverse, c'est du capitalisme.»* Dans les tout premiers romans, Abir Mu-

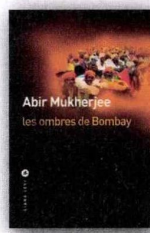
«Moi, ce qui m'intéresse, ce sont les interstices de l'histoire, là où il n'y a pas beaucoup d'informations, où je peux faire intervenir les personnages de fiction.»

Abir Mukherjee

kherjee plaisantait gentiment sur la différence entre le capitaine Wyndham, Anglais pur jus d'une naïveté confondante, et le sergent Banerjee, cachant soigneusement sa culture et ses connaissances pour passer inaperçu devant la hiérarchie. Puis le romancier a peaufiné les oppositions, les faiblesses, les intolérances et les obsessions de ses héros, notamment à partir du *Soleil rouge de l'Assam*, où il fait de Wyndham un accro à l'opium obligé de filer dans un ashram pour se désintoxiquer.

Alcool ou légumes verts ?

Reconnu dans toute l'Europe, Abir Mukherjee est suivi avec passion en Inde car il se permet, avec le sourire, d'appuyer là où ça fait mal, employant un ton presque badin pour afficher des vérités sur l'exclusion et le racisme. *«Ce qui m'intéresse, dit-il, c'est de raconter la construction des relations entre les Britanniques et les Indiens, revenir sur des mensonges et des approximations.»* Mais ce qui l'inquiète, c'est de tenir sa promesse et de poursuivre l'histoire de ses deux pays jusqu'en 1947, soit plus de 20 fictions à écrire. Ce n'est pas tant une question de lassitude, explique-t-il, que de... régime alimentaire. Il faut l'entendre parler de sa vie familiale et sociale à Glasgow, pour comprendre. Trop d'alcool, pas assez de légumes verts. *«Comment voulez-vous vivre vieux à ce compte-là»*, conclut-il en éclatant de rire. ◀



ABIR MUKHERJEE
LES OMBRES DE BOMBAY
Traduit de l'anglais par Emmanuelle et Philippe Aronson.
Liana Levi, 2024,
370 pp., 21 €
(ebook : 15,99 €).



Les Matins LCI Week-end

1 Juin 2024

Durée de l'extrait : 00:02:14

Heure de passage : 07h23

Disponible jusqu'au :

1 Juin 2025



Résumé: Le livre "Les Ombres de Bombay" d'Abir Mukherjee, paru aux éditions Liana Levi, est présenté.

AB

Anne-Chloé BOTTET

BP

Bernard POIRETTE

Famille du média :

TV Câble/Sat

Horaire de l'émission :

06:30 - 10:00

Audience : 111000

Thématique de l'émission :

Actualités-Infos

Générales



STYLE VOYAGES

LE REPAIRE

« GRAND HOTEL BELLEVUE LONDON », MÉTISSAGE BRITANNIQUE



Couleurs vives et lignes pures soulignent le chic serein du Grand Hotel Bellevue.

LONDRES À Paddington, derrière deux façades victoriennes classées, ce quatre-étoiles distribue sur cinq étages ses 60 chambres. En vis-à-vis, le Norfolk Square, où quelques renards échappés de Hyde Park rôdent en quête de victuailles.

LE CONCEPT Pour son premier hôtel à l'étranger, le groupe français Lignée s'est adressé à Fabrizio Casiraghi. Inspiré tout à la fois par la gare de Paddington, le canal courant entre les rives verdoyantes, les écuries rénovées et les maisons de maître campées dans leur jardin fleuri, Fabrizio a imaginé l'hôtel comme la demeure d'un aristocrate un rien passéiste, amoureux du mobilier vintage et des peintures du XVIII^e, vivant avec une épouse excentrique, adorant les couleurs vives et les voyages au long cours. C'est ainsi que les meubles sombres, signés d'artisans de renom, flirtent avec des murs orange, des panneaux bleu profond brodés d'animaux sauvages par Émilie Brode, artiste française installée à New York, que la moquette fleurie escaladant les marches évoque le *Printemps* de Botticelli, et que, pour conserver l'esprit XVIII^e, l'architecte a banni toute prise USB et accroché en tête de lit des compositions de camées que les Anglais affectionnent. Comme un résumé de campagne, une respiration sereine,

à deux pas des rues commerçantes et des pubs so british, tel The Victoria déversant des flots de bière pour arroser un fish & chips d'anthologie.

L'HÔTEL L'établissement se révèle gai, chic et pratique avec, grande tendance londonienne, vingt chambres cabines, semblables à celles d'un transatlantique, où chaque centimètre carré est rentabilisé. Bien pensées pour les jeunes couples et les familles, certaines communiquent avec des chambres plus vastes. Au premier étage s'étale, lumineuse, la seule suite, de 35 m², prolongée d'un balcon surplombant le square. Et au lower ground floor, sous-sol typique des maisons londoniennes, le studio de sports équipé de matériel Nohrd jouxte la salle du petit-déjeuner tapissée de bambou tissé vert. Belle ambiance pour buffet gourmand : viennoiseries maison, œufs et beurre de la ferme, yaourt grec, fruits... Le soir, en rentrant d'Oxford Street, à trente minutes à pied, ou de Hyde Park, on se cale sur les banquettes moutarde du bar Pondichéry pour savourer cocktails et vins en grignotant quelques snackings... Comme à la maison! **Anne-Marie Cattelain Le Dû**

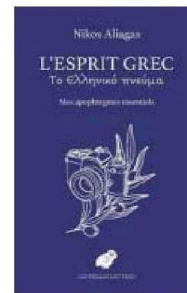
COMBIEN : à partir de 235 €, petit-déjeuner 30 €. **C'EST OÙ** : 25-27, Norfolk Square, Paddington, W2 1RX Londres. grandhotelbellevuelondon.com



S'ÉVADER

APOPHTEGMES EN PHOTOS

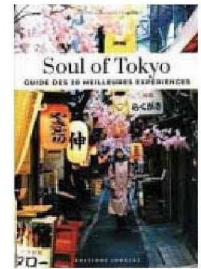
L'animateur et photographe Nikos Aliagas rend un nouvel hommage à sa terre natale au travers de ce livre dédié aux apophtegmes, ces paroles mémorables, ici prononcées par de grands noms de la culture et de l'art. Du poète Pindare au peintre Alékos Fassianos, l'occasion de mieux saisir, grâce aux textes et aux images, « l'esprit grec » teinté de sagesse et d'ironie. *« L'Esprit grec. Mes apophtegmes essentiels »*, de Nikos Aliagas. *Les Belles Lettres*, 240 p., 17 €.



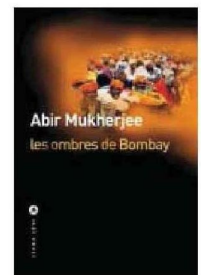
LA FACE B DE TOKYO

Pour découvrir Tokyo autrement, ce nouveau guide nous emmène hors des sentiers battus. Un restaurant caché, une nuitée dans une bibliothèque, un bain traditionnel au milieu de plantes : autant d'échappées insolites sélectionnées par Fany et Amandine

Péchiodat, cocréatrices du site My Little Paris. L'âme de Tokyo s'y révèle, au-delà des cerisiers en fleurs, de la Skytree Tower ou du carrefour de Shibuya. *« Soul of Tokyo, guide des 30 meilleures expériences »*, de Fany et Amandine Péchiodat. Éd. Jonglez, 128 p., 14,95 €.



POLAR À BOMBAY Pour un Bengali de Calcutta, Bombay peut sembler plus étrange que l'Angleterre. Ce sont ces différences culturelles que le sergent Banerjee et le capitaine Wyndham expérimentent dans leur cinquième aventure sur fond de déclin de l'empire britannique dans les années 1920. Abir Mukerjee capte les odeurs et les saveurs du futur Mumbai, cette métropole constituée d'îles. Un vrai délice! *« Les Ombres de Bombay »* d'Abir Mukerjee, *Liana Levi*, 384 p., 21 €.



DR ILLUSTRATION: CALL ME GEORGES) POUR LES ECHOS WEEK-END

De Musso à Dicker, les 7 romans des rois du polar

NOTRE SÉLECTION

La 20e édition de Quais du Polar se tenant à Lyon dans quelques semaines, les éditeurs sortent la grosse artillerie. De Musso à Dicker, les poids lourds font leur retour pour le grand plaisir du lecteur...



Le mois de mars se présente bien avec une pléthore de polars particulièrement attendus. (Getty Images)

Que le mois de mars se présente bien avec une pléthore de polars particulièrement attendus, juste à temps pour la grande fête de ce genre très populaire : la vingtième édition de Quais du Polar qui se tiendra à Lyon du 5 au 7 avril.

Du côté des francophones, Joël Dicker, Guillaume Musso, Niko Tackian et Hannelore Cayre nous emballent chacun dans leur genre, avec leurs narrations très addictives. Les Américains font aussi très fort avec le retour des deux auteurs-cultes du thriller d'espionnage : Terry Hayes (qui avait signé «Je suis Pilgrim») et Trevanian (« Shibumi »). On en oublierait presque le nouvel opus du Britannique d'origine indienne Abir Mukherjee, qui continue de nous intéresser à l'atmosphère explosive de Calcutta et désormais Bombay à l'époque de Gandhi.

« Un animal sauvage » de Joël Dicker : à l'intérieur de la cage de verre

Il ne faut pas se fier au volume du dernier Dicker, bien moins épais que ceux qui ont assis sa réputation de maître du suspense depuis le redoutable La Vérité sur l'affaire Harry Quebert. [« Un animal sauvage » a beau faire moins de 400 pages, il se révèle tout aussi addictif que certains pavés du Suisse](#). Impossible de le lâcher dès que l'on s'est fait prendre au piège d'un prologue aussi efficace que concis avec son histoire de braquage et son compte à rebours qui introduit d'emblée une tension maximale.

Dans une succession de chapitres courts et percutants, l'auteur nous mène en bateau en utilisant ses ficelles habituelles : enchevêtrement de chronologies multiples, répétition de scènes-clés qui finissent par s'éclairer de manière différente au fil des pages, narrations qui s'emboîtent comme des matriochkas, feu d'artifice de coups de théâtre quasiment jusqu'à la dernière page.

Ses personnages, qui évoluent de Saint-Tropez à Genève en passant par un village de carte postale de Toscane, semblent très clichés mais leur apparence lisse et glamour dissimule des personnalités retorses. A l'image de cette Maison de verre qu'habite le super-couple Braun, un spectaculaire cube transparent perdu dans la forêt mais ouvert au regard des voyeurs. Il

suffira de vingt jours pour que la vitrine que présentent Madame l'avocate et Monsieur le banquier explose sous le coup des révélations et des fantômes du passé. Le talent d'architecte de Dicker fait aisément oublier la pauvreté du vocabulaire et la facilité des dialogues.

Rosie & Wolfe, 398 pages, 23 euros

« Quelqu'un d'autre » de Guillaume Musso : la Riviera en clair-obscur

Guillaume Musso, [qui caracole depuis vingt ans dans les listes des auteurs les plus lus de France](#), signe un 21^e roman ancré dans sa région natale d'Antibes, qu'il avait déjà exploitée dans la Jeune fille et la nuit et mentionnée dans Angélique. Loin des « romans américains » de ses débuts, l'ex-prof d'économie prend plaisir à décrire ce cadre enchanteur qu'il connaît si bien : les îles de Lérins, ses eaux turquoise, son monastère fortifié de Saint Honorat, administré par des moines et préservé des abus du surtourisme. Cette beauté paisible est brutalement entachée par une agression.

Oriana, l'héritière milanaise de l'empire industriel di Pietro, est sauvagement attaquée à la barre de fer alors qu'elle se reposait sur son yacht. Les soupçons se portent sur son mari Adrien, un pianiste de jazz célèbre. Cet homme fuyant et séduisant livre sa version des faits au milieu de celles de trois femmes : son épouse juste avant qu'elle ne succombe, sa jeune maîtresse et la policière locale Justine Taillandier qui se voit confier l'enquête de sa vie à un moment où elle n'est pas psychologiquement au top de sa forme. « Nul ne ment mais personne ne s'accorde sur la vérité », comme le souligne la quatrième de couverture.

Plus contemporain que jamais avec son action qui se déroule jusqu'en 2024, ce nouvel ouvrage s'éloigne définitivement des éléments fantastiques et des retournements extravagants qui ponctuaient les premiers livres de l'auteur, au profit d'un solide suspense psychologique et de pistes brouillées jusqu'aux tout derniers mots.

Calmann-Lévy, 345 pages, 22,90 euros



« Triangle noir » de Niko Tackian : par-delà le bien et le mal

Pour son dixième roman, Niko Tackian change de perspective et de braquet. Lui qui s'attachait jusque-là à des méchants humainement compréhensibles à défaut d'être pardonnables s'attaque ici à l'engeance des serial killers purs et durs. Avec leurs symboles ésotériques, leur modus operandi sinistre et leurs motivations démoniaques, les assassins d'adolescents de Triangle noir représentent le mal absolu, qu'ils sévissent dans l'Ouest américain, les Vosges ou le Brésil.

Dans son ouvrage sans doute le plus audacieux à ce jour, le cocréateur de [la série à succès Alex Hugo](#) ne se contente plus de plonger le lecteur dans une région de France avec le talent qu'on lui connaît pour imaginer des atmosphères ouatées et des paysages immersifs. Il promène son lecteur sidéré par tant de cruauté des collines de Moselle au désert de Joshua Tree sur la piste de criminels qui enlèvent, dépècent et sacrifient de jeunes garçons dont on ne retrouve que rarement les corps. Ces rituels cachent-ils uniquement des trafics d'organes ou obéissent-ils à d'autres desseins diaboliques ? Manipulés par une galerie de personnages plus secrets les uns que les autres, Max, flic hors pair de la police criminelle de Strasbourg, et Pierre, criminologue dépressif retiré dans une cabane au fond des bois, vont tenter de le déterminer chacun de leur côté. Il leur faudra bien l'aide de Prométhée, un système d'intelligence artificielle ultra-entraîné, pour découvrir l'effroyable vérité.

Calmann-Lévy, 320 pages, 21,90 euros



« Les doigts coupés » d'Hannelore Cayre : le crime au temps de sapiens

[L'avocate pénaliste de Neuilly](#) a encore frappé et elle n'a rien perdu de son humour, de son originalité et de son talent pour les portraits d'héroïnes décalées -on se souvient de Patience, incarnée à l'écran par Isabelle Huppert dans la Daronne et de Blanche dans Richesse oblige. La romancière ne propose cette fois rien moins que « le premier roman noir préhistorique » jamais écrit.

En creusant pour construire une piscine dans une villa de Dordogne, des ouvriers polonais tombent sur deux squelettes et une grotte aux parois couvertes d'empreintes de mains de femmes dont beaucoup ont été amputées de plusieurs doigts. Après le passage du prêtre pour bénir les corps -les Polonais ne transigent pas avec la religion-, voilà une jeune paléontologue à son tour réquisitionnée sur le chantier pour évaluer la portée historique de la découverte et comprendre l'importance qu'ont pu jouer les tensions entre sapiens et néandertaliens dans des faits divers survenus il y a 35.000 ans. Aussi brillante qu'opportuniste, Adrienne se livre, devant les représentants des chaînes d'info en continu, à l'analyse des indices livrés par les cadavres et les peintures rupestres.

Dans des chapitres courts et cadencés, ses investigations alternent avec le témoignage de l'une des victimes, Oli, « working girl émancipée avant l'heure » en révolte contre la société patriarcale de la préhistoire. La plume acérée de la romancière fait constamment mouche dans une intrigue d'une imagination débridée.

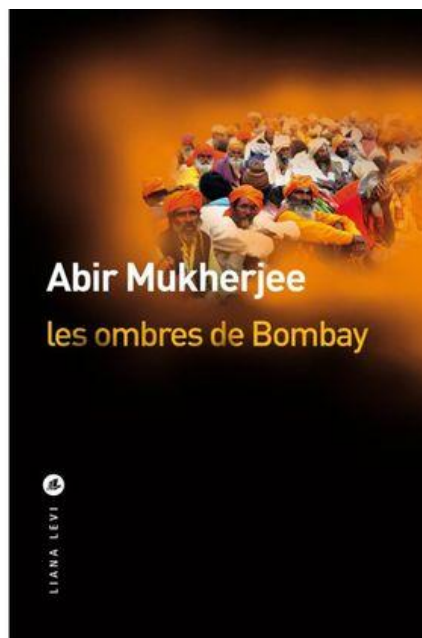
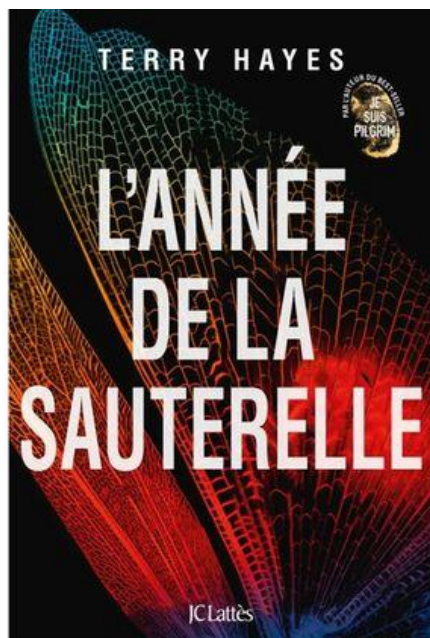
Métallé, 192 pages, 18 euros

« Nuit torride en ville » de Trevanian : la conjuration des excentriques

Ce recueil de nouvelles comblera d'aise les inconditionnels du roman-culte « Shibumi ». L'auteur de cette perle brute de thriller d'espionnage, dont l'identité mystérieuse a longtemps alimenté les plus folles spéculations, signe une collection hétéroclite de textes riches en action et en héros atypiques, de New York au Pays basque qui revient si fréquemment dans son oeuvre. Un psychopathe fêru de l'âge d'or du cinéma hollywoodien charme sa naïve victime en imitant la voix des grands acteurs auxquels il s'identifie, un écrivain célèbre imbu de sa personne se retrouve piégé par sa médiocrité, deux solides femmes basques se disputent un pommier : une galerie de personnages truculents que l'américain dissèque avec acuité dans un catalogue plein d'ironie de la condition humaine.

Si les portraits sont un peu trop courts pour rivaliser avec celui de l'inoubliable Nicholai Hel dans « Shibumi », l'assassin le plus recherché de la planète, l'écriture alerte de Trevanian et la variété des décors dans lesquels il plonge ses protagonistes emportent l'enthousiasme.

Traduit de l'américain par Fabienne Gondrand, Gallmeister, 448 pages, 25 euros



« L'année de la sauterelle » de Terry Hayes : pire que Ben Laden

Il y a dix ans, Terry Hayes avait à jamais imprimé sa marque dans le genre du roman d'espionnage avec « Je suis Pilgrim », 900 pages d'une redoutable intensité décrivaient le parcours d'un ancien des services secrets qui, avant de se retirer, écrivait sa bible sur la criminologie et la médecine légale. Voici le retour ô combien attendu du scénariste américain dans le registre qui a fait sa réputation : un mix de Jack Bauer et de James Bond avec une petite touche Homeland. Kane, un trentenaire de la CIA, est envoyé dans une région aux confins du Pakistan, de l'Iran et de l'Afghanistan dans laquelle l'espérance de vie d'un agent se mesure en jours.

La dangerosité de sa mission est élevée, à la mesure de l'enjeu de son infiltration sous légende dans des « zones interdites d'accès » hostiles à l'Oncle Sam. Un terroriste encore plus féroce que Ben Laden, al-Tundra, a refait surface alors qu'on le tenait pour mort dans le raid militaire qui avait largué 2 bombes de 250 kg sur sa planque en Irak. Kane doit l'empêcher d'éradiquer l'Occident bien que sa trace soit difficile à retrouver : personne n'a d'indice fiable sur son identité ni son origine. Avec son keffieh et ses lunettes de soleil, il échappe à tous les dispositifs de reconnaissance faciale et aux outils biométriques.

Action à foison, tension magistralement orchestrée, descriptions fouillées des coins les plus inamicaux du globe, des touches d'humour : un must, certes manichéen mais d'une efficacité inégalée !

Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Sophie Bastide-Foltz, JC Lattès, 400 pages, 22,90 euros. Sortie le 20 mars

« Les ombres de Bombay » d'Abir Mukherjee : le déclin de l'empire indien

Le sergent Banerjee s'est fourré dans de beaux draps. Pour éviter d'aviver les tensions entre communautés religieuses, il a maquillé en incendie l'assassinat d'un homme de lettres hindou dans un quartier musulman de Calcutta. Pris en flagrant délit,

le voilà emprisonné sans pouvoir faire la lumière sur ce qui s'est passé, s'innocenter et retrouver dans son fief de Bombay celui qui est, à ses yeux le principal suspect du guet-apens, le leader du parti musulman. A son chef et ami, le capitaine Wyndham de voler à son secours et de tenter de remettre de l'ordre dans une ville à feu et à sang.

Nous sommes en 1923, Gandhi est en prison et sa vision de l'Inde pacifiste et tolérante a, en quelques mois, volé en éclats. L'Inde n'est plus que haine après le meurtre d'une vingtaine de policiers par la foule pro-indépendantiste dans un village perdu des Provinces unies. A quelques semaines d'élections explosives, les forces britanniques ont le plus grand mal à rétablir la paix.

Sans atteindre la perfection de l'opus précédent, « Le Soleil rouge de l'Assam », ce cinquième tome des aventures du duo Banerjee-Wyndham repose à nouveau sur une habile tension entre intérêts britanniques et indiens à un moment-charnière de contestation de l'Empire. Le personnage de Banerjee, un Brahmane qui incarne les contradictions de la société indienne, est particulièrement subtil, tiraillé entre ses racines et sa « compromission » avec le colon.

Traduit de l'anglais par Emmanuelle et Philippe Aronson, Liana Levi, 384 pages, 21 euros

Edition : **Avril 2024 P.35**
 Famille du média : **Médias spécialisés grand public**
 Périodicité : **Mensuelle**
 Audience : **419000**

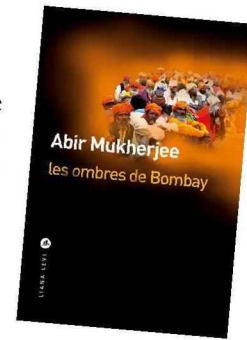


Journaliste : **S.L.**
 Nombre de mots : **7**

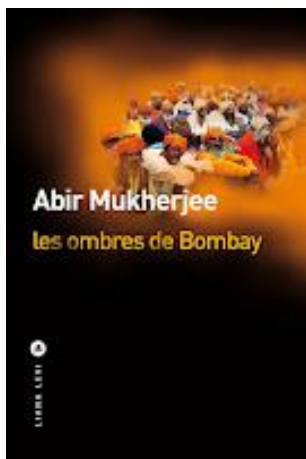
ROMAN POLICIER À L'INDIENNE
LES OMBRES DE BOMBAY

L'auteur (britannique d'origine indienne) qui a entrepris de raconter l'Inde du régime colonial à travers des romans policiers pleins d'humour rencontre un succès mondial grandissant. Dans ce cinquième opus qui se déroule en 1923, à la suite du meurtre d'un homme de lettres hindou à Calcutta, la ville s'embrase. Le sergent Banerjee et le capitaine Wyndham, chargés de l'enquête, se retrouvent sous pression. Addictif. S.L.
Abir Mukherjee, Liana Levi, 21€.

PRESSE



"Les ombres de Bombay" d'Abir Mukherjee (The Shadows of Men)



Les ombres de Bombay (The Shadows of Men)

Auteur : Abir Mukherjee

Traduit de l'anglais par Emmanuelle et Philippe Aronson

Éditions : Liana Levi (7 Mars 2024°)

ISBN : 9791034908882

374 pages

Quatrième de couverture

Calcutta 1923. Gandhi est en prison, et les tensions entre communautés religieuses sont à leur comble. La plus petite étincelle mettrait le feu aux poudres. Alors, quand un célèbre homme de lettres hindou se fait assassiner dans un quartier musulman de Calcutta, il faut tout faire pour masquer le crime. Mais la rumeur est plus rapide que le sergent Banerjee pourtant arrivé sur les lieux aussitôt. Très vite, la ville est à feu et à sang. Après quelques déboires, Banerjee se lance à la poursuite du principal suspect. Le capitaine Wyndham lui emboîte le pas, et les deux enquêteurs se retrouvent bientôt à Bombay dans un climat politique de plus en plus explosif.

Abir Mukherjee est un écrivain d'origine indienne, né à Londres en 1974. Il est traduit en France depuis 2019. C'est le cinquième roman que je lis de lui. Ils se situent tous en Inde après 1919 et intègrent deux personnages récurrents que l'on voit évoluer (mais chaque histoire peut se lire séparément même si c'est plus intéressant de le faire dans l'ordre). Deux hommes, collègues, mais que tout oppose et qui pourtant partagent un appartement. Il s'agit de deux policiers : le capitaine Sam Wyndham inspecteur de Scotland Yard, vétéran de la première guerre mondiale, installé à Calcutta pour rebondir et le sergent Satyendra Banerjee qui lui, est indien et dont les parents auraient souhaité une autre situation professionnelle.

Malgré leurs différences de vie, de quotidien, de culture, de formation, de perception du monde et des hommes, ils collaborent, se respectent, s'aident et essaient de mener à bien leurs enquêtes. Pour chaque récit, le contexte historique est riche, bien documenté. On comprend que rien n'est évident, ni pour le colonisateur, ni pour les colonisés. Certains faits évoqués peuvent expliquer les attitudes des protagonistes, les réactions. Il y a un gros travail de recherches de la part de l'auteur.

Cette fois-ci, nous sommes en 1923, à Calcutta, toujours sous domination britannique. Gandhi est emprisonné et les groupes

communautaires religieux se déchirent. Sam et Satyen ne sont pas ensemble et ils prennent la parole à tour de rôle. En tête de chapitre, leur nom qui permet de savoir qui s'exprime. Banerjee a été envoyé en mission par un supérieur et Sam l'attend.... Sauf qu'il ne viendra jamais car rien ne s'est passé comme prévu. Le sergent est dans une situation plus que délicate et c'est très compliqué car s'il l'aide le capitaine peut se mettre en danger. Pourtant, il veut soutenir son coéquipier. Un assassinat a mis la ville en émoi et il faut agir pour calmer tout ça.

Parfois ensemble, parfois séparés, les deux policiers doivent se cacher, agir avec discrétion, dénicher des alliés (ils croisent deux femmes formidable et exceptionnelles), ruser, trouver des solutions, se faire confiance, croire ou pas ceux qu'ils rencontrent. Le lecteur est embarqué, grandeur nature, dans cette nouvelle aventure et c'est fascinant.

Je n'aurais jamais pensé qu'Abir Mukherjee pouvait encore se bonifier. Et bien si ! Tout y est ! L'ambiance est décrite avec intelligence, précision, elle est comme " vécue ", les relations humaines sont bien en lien avec l'époque, le pays. On sent que tout peut exploser à n'importe quel moment.

" L'air semblait brûler, comme chargé d'une violence menaçante et électrique. "

J'aime beaucoup le style et l'écriture (en plus, dans ce recueil, il a fallu l'adapter à Sam ou Sayten et à leurs émotions, façons de penser etc). Je remercie les nouveaux traducteurs (avec une douce pensée pour la regrettée Fanchita Gonzalez Battle), ils ont su maintenir ce qui fait la " patte " de l'auteur qui a toujours une pointe d'humour malgré la gravité des événements qu'il expose.

" [...] il affichait cet air d'optimiste infondé dont il est si friand et qui me rappelle celui d'un chiot devant encore se familiariser avec les bottes des hommes et le caractère traditionnellement capricieux du monde. "

Il a une immense culture et c'est très intéressant par exemple lorsqu'il évoque les Parsis, on apprend énormément. Il explique également comment tout peut être soumis à interprétation, combien les hommes peuvent changer suivant le lieu où ils sont ou les personnes qu'ils ont en face d'eux. Peut-être que quelques fois, il est nécessaire d'être caméléons pour survivre dans un lieu où les braises couvent....

" En public, ils proclament que les Britanniques ne sont que des vampires suçant le sang de l'Inde [...] Mais loin des feux de la rampe, ils sont bien souvent des individus fort agréables [...] "

C'est une lecture dépaysante, enrichissante, plaisante, prenante et je ne me lasse pas de cet univers !